

gentleman accompli. Il jouissait d'une grande considération, on citait ses mots, on écoutait ses avis, on estimait son sens droit, son esprit judicieux et l'on s'accordait à reconnaître en lui les qualités précieuses de l'homme sage unies aux distinctions de l'homme délicat. Tel ne fut pas le jugement que je portai sur lui. Qu'il fût homme de bien, jamais je n'en ai douté ; mais qu'il fût intelligent et raisonnable, voilà ce que je nie avec acharnement. Qu'on n'aille pas croire que je veuille calomnier gratuitement la mémoire du comte de Maleplaine. Je lui dois une grande reconnaissance : il était en tout l'homme qu'il me fallait. Doux, affable, timide même, d'un esprit très versatile, très impressionnable, usé déjà par les plaisirs et la fièvre mortelle de la grande vie parisienne, sans énergie, sans volonté et, avec cela, crédule comme tous les enthousiastes, enthousiaste comme tous les naïfs, le comte de Maleplaine était plus qu'un bon maître, c'était une proie facile, une cire molle qu'une main habile pouvait pétrir et façonner à sa guise.

Mon rôle était tout tracé, n'est-ce pas ? Flattant ses vices, exécutant ses défauts, admirant ses ridicules, je devins vite son ami, son confident, le compagnon indispensable de ses plaisirs. Observateur par métier, sinon par nature, au bout d'un mois je connaissais le comte de Maleplaine mieux qu'on ne le connaissait et surtout qu'il ne se connaissait lui-même — ce qui n'était pas difficile, car il était un peu fat et s'aveuglait complaisamment sur ses qualités.

Si j'insiste sur ce point c'est que, je le répète, je suis modeste et que je ne veux pas que plus tard on exagère mes talents outre mesure.

Je suis de ces hommes qui ont toujours gémi sur l'imprévoyance, le manque de discernement dont fait preuve la nature en ses créations. Cette injustice qui laisse l'homme fort privé des moyens d'utiliser sa force et met l'homme débile en possession de moyens puissants dont il ne sait et ne peut se servir, cette injustice, dis-je, m'a toujours révolté. Suis-je le seul à penser ainsi ? Voici deux hommes. L'un est faible, mou, timide ; l'autre est vigoureux, énergique, hardi. Le premier a des coffres débordant de richesses qu'il disperse follement aux quatre vents du ciel, le second est pauvre. Ainsi posés, que feront ces deux hommes ? Rien. Tous deux seront des impuissants. Qu'un accident, qu'un jeu du sort mette l'homme fort et pauvre en possession des biens de l'homme riche et mou, qu'arrivera-t-il ? Un inutile disparaîtra que personne ne songera à regretter ; de sa ruine, de son anéantissement, une puissance naîtra digne de l'admiration et du respect publics. Telle a été, telle est encore ma théorie.

Je sentais en moi des forces immenses pour les utiliser il me manquait un levier : l'argent. Le comte, l'homme débile, en avait plein ses coffres, c'était cet argent-là qu'il me fallait.

J'avais jeté les premiers plans et je commençais à pressentir le but tant désiré, quand une nouvelle fantaisie de mon maître fit subitement écrouler l'échafaudage si péniblement construit. Le comte voulait prendre femme. Pouvais-je l'en empêcher ? pouvais-je le blâmer ? Je dus abandonner mes plans antérieurs, longtemps je méditai pour établir une base nouvelle, et voici comment j'opérai... — Mais, ces préambules me fatiguent. A quoi bon vous faire pénétrer dans l'intimité journalière de mon travail ? J'ai hâte d'arriver aux faits. Qu'il vous suffise de connaître la nature de mes opérations et le succès dont elles furent suivies.

Depuis quelque temps des bruits étranges, des bruits sinistres couraient sourdement. On parlait de la révolution sociale, de la faillite imminente de l'État, de vengeance du peuple poussé à bout, de l'extermination certaine de tous les nobles et des riches, surtout : bruits sinistres qui ont dû se produire, plus ou moins menaçants à toute époque et qui, dédaignés par les gens sensés, servant de jouet facile aux sceptiques, suffirent parfois quand ils sont habilement exploités, à jeter l'épouvante dans les âmes impressionnables et timides. Possédant déjà la confiance du comte, je m'en servis pour le terroriser. Son esprit faible et crédule était un excellent "sujet à suggestion."

Le premier et précieux résultat de mon travail d'influence fut le brusque départ du comte et de sa femme pour un vieux château qu'ils possédaient aux environs de Limoges. Loin de Paris, loin de toute distraction et de tout conseil contraire à mes vues, le comte devait plus facilement encore s'abandonner à moi. C'est dans ce château solitaire, que, comme on le sait, la comtesse mit au monde sa fille Suzanne qui fut, hélas, la seule héritière du nom. J'attendais cet événement et je bénis son arrivée, cette enfant était une arme de plus entre mes mains. En effet, six semaines après les couches, la comtesse partait pour l'Italie avec sa fille, le comte se promettait de les rejoindre bientôt. Oh ! j'avais bien mené les choses. Le comte en éloignant sa femme et son enfant obéissait en réalité aux terreurs qui le hantaient secrètement ; mais la comtesse partait sans inquiétude, ne se doutant de rien, croyant à un voyage de santé.

— La comtesse est souffrante, disais-je à mon maître, si vous lui apprenez maintenant la cause réelle de son départ et du vôtre elle s'effrayera et cette peur subite peut déterminer chez elle un ébranlement désastreux. Plus tard, quand vous l'aurez rejointe, vous lui direz tout.

Le comte acquiesça à ce raisonnement car il me rendait justice, lui, et il m'écoutait comme un oracle.

La comtesse partie, j'aidai mon maître à régler ses affaires, c'est-à-dire, à réaliser sa fortune. Il fallait agir prudemment pour ne donner plus tard prise à aucun soupçon et aussi pour éviter une baisse possible, baisse dont j'aurais été la première victime, n'est-ce pas ? J'eus soin, en conséquence, de tracer son rôle à mon maître et de ne me mêler directement de rien. Pour les curieux, inévitables la réponse était toute faite : le comte confiait la totalité de sa fortune à une grande entreprise industrielle qu'il désignait plus ou moins vaguement.

Tout se passa selon mes prévisions, et le moment vint bientôt de livrer la grande bataille. Nous étions alors le 25 novembre, je ne fais pas erreur sur la date. Le départ du comte était fixé au lendemain. Lui seul et moi étions dans le secret, car j'avais eu la précaution d'intercepter la lettre qu'il avait écrite à sa femme, la prévenant de son arrivée. Il était convenu que je demeurerais quelques jours encore au château, aux fins de congédier les domestiques, de veiller au déménagement des meubles et de fermer la maison. Un pli cacheté que je devais remettre ensuite à un notaire de Limoges, renfermait les instructions du comte touchant la vente de sa propriété. Quant tout serait terminé j'avais ordre de rejoindre mon maître à Florence où il m'attendrait.

Le comte passa sa journée à classer ses billets de banque et à les serrer par liasses épaisses dans une ceinture spéciale et dans une sacoche que je lui avais procurée. Il voulait même que je l'aidasse, mais j'eus la délicatesse